

NAPOLEON INTIME

Grâce à l'amabilité d'un de nos fidèles correspondants australien, nous avons eu l'autorisation de publier un texte inédit et très intéressant sur la manière dont Napoléon réagissait au quotidien et comment il traitait les personnes de son entourage proche. Le rédacteur de ce texte, qui l'avait accompagné jusqu'à l'île d'Elbe, relate des faits remontant jusqu'au Consulat. Son écriture rapide dénote une personne cultivée qui écrit rapidement. Malheureusement, son identité est inconnue. Peut-être peut-on avancer le nom du général Drouot, qui bien qu'il n'ait pas connu Napoléon avant l'Empire a pu recueillir auprès de l'entourage de l'Empereur toutes ces anecdotes. Il était le compagnon assidu de Napoléon et il devint le confident de toutes ses pensées. Le texte a été transcrit par Yves Martin et Dominique Contant.

N° 10

Il [Napoléon] avait un valet de chambre qu'il avait eut très jeune et qui avait fait la campagne d'Egypte avec lui¹. Ce jeune homme était extrêmement timide et craintif et ne s'approchait jamais de lui sans trembler. Napoléon faisait tout pour le corriger, quand il vit qu'il était impossible il dit au grand maréchal de lui donner une place qui valut à peu près celle qu'il avait auprès de lui mais qu'il ne voulait pas voir davantage cet imbécile. Le Grand Maréchal le nomma concierge à [non écrit] Un jour que l'Empereur allait en Espagne et passait dans le palais où il était concierge, ne pouvant pas chasser, les équipages n'étant pas arrivés, il se promenait dans le palais par désœuvrement. Il rencontra le concierge et bien lui dit "es-tu toujours aussi sot que tu étais ? Tiens-tu bien ta conciergerie? Voyons tes registres. Le pauvre diable de concierge qui n'avait pas changé [se retira fort mal de la rencontre et eut une réprimande, phrase rayée] s'en retira par une forte réprimande de la part de l'Empereur. Il vient de là à la cuisine où il y avait beaucoup de viande rôtie ; il demanda pour qui elle était ; le chef répondit c'est pour votre table Sire. Je ne m'étonne plus dit-il que je mange de si mauvais rôtis ; le plus petit bourgeois le mange en sortant de la broche et moi vous me le faites mangé réchauffé. Ce qui était à peu près vrai. Personne n'aimait ces visites car il entrait dans des si petits détails que l'on était toujours très embarrassés de lui répondre.

N° 14

L'Empereur étant à Chamartine² et se promenant seul passait près de plusieurs Grenadiers de la Garde qui depuis très longtemps lui voyaient un vieil habit de chasseur. Ce jour là il en avait un neuf ce qui les étonnaient ; l'un d'eux dit : tiens, le camarade a un habit neuf. L'Empereur qui l'entendit se retourna et dit c'est que le camarade en avait besoin.

N° 11

L'Empereur chassant dans la forêt de St Germain rencontra Mr Foly³ qui avait été son maître d'arme à l'Ecole Militaire ; il l'accosta et lui demanda comment il se portait et s'il était heureux. M. Foly était d'un âge avancé et se trouva étourdi de la demande précipitée (car l'Empereur parlait très vite) ; il revint de sa surprise et lui répondit qu'ayant eut beaucoup d'enfants et leur ayant à tous donné une éducation soignée, il ne lui restait qu'une pension modique L'Empereur se détourna du côté du duc de Plaisance son aide de camp qui l'accompagnait et lui dit : prenez note je fais douze cents livres de rente à M. Foly sur ma cassette et l'on paye l'année d'avance. Il salua M. Foly et partit. Malgré les ordres précisés de l'Empereur Mr Foly n'a pu obtenir que six mois d'avance.

¹ Il s'agit peut-être d'Hambart qui était considéré comme un peu fou et que Napoléon nomma concierge du palais de Meudon le 1^{er} février 1806.

² Chamartin de la Rosa (banlieue nord de Madrid) - Palais du duc de Pastranna servit de QG à Napoléon le 2 décembre 1808 - c'est là qu'il reçut le même jour la capitulation de la capitale espagnole (noté d'Yves Martin)

³ Selon Frédéric Masson, le maître d'arme s'appellait Etienne aîné.

L'Empereur avait acheté à l'île d'Elbe le domaine de St Martin à une lieue et demie de Porto-Ferrajo. Il y avait beaucoup de vigne. Le vin qu'il buvait était de ce domaine. Il le trouvait très bon et le nommait mon vin du clos Vougeot et voulait persuader aux personnes qui mangeaient avec lui qu'il était aussi agréable à boire que celui de France qui porte ce nom et dont il faisait sa boisson ordinaire. Il voulut que le vin que l'on fabriquait le fut à la manière de Bourgogne. Il fit venir à l'île d'Elbe un monsieur familier du roi de Westphalie qui connaissait bien la partie. Il disposa toutes les choses nécessaires selon les intentions de Napoléon ; il fit faire un pressoir, des cuves, préparer des tonneaux, enfin tout ce qu'il faut pour une récolte abondante telle qu'elle se présentait ; il avait même fait venir un ouvrage qui traitait sur la fabrication du vin.

Les soldats de la Garde allaient tous les jours se promener du côté de St Martin ; ils n'étaient pas gens à voir du beau et bon raisin sans y toucher. Ils vendangèrent en fort peu de temps presque toutes les vignes du domaine de St Martin. On en rencontraient souvent qui en avaient leur charges et qui pour avoir plus tôt fait apportaient les ceps avec les raisins.

Comme il n'y avait qu'un seul chemin de Porto-Ferrajo à St Martin, souvent l'Empereur les rencontrait et voyait leur embarras de ne pouvoir se cacher ; il tournait la tête ou avait l'air très affairé à parler au comte Bertrand qui l'accompagnait habituellement dans la même calèche. Et les Grenadiers très contents et croyant qu'ils ne les avait pas vus disaient c'est bien heureux qu'il avait la tête tournée de l'autre côté ; mais ceux qui le connaissaient mieux disaient vous êtes assez bons de croire qu'il ne vous a pas vus. Il est plus malin que nous.

Et s'il a fait semblant de nous pas voir c'est qu'il n'a pas voulu nous faire punir comme maraudeur. Rien n'était plus curieux que les casernes de la Garde à cette époque ; il n'y avait pas une saline ou il n'y eut des raisins attachés ; il en résulta que le beau projet de vendange et de vin se réduisit à 4 ou 5 pièces.

On avait pourtant mis à St Martin un garde champêtre italien⁴ à qui l'on faisait porter une belle bandoulière et un grand sabre, croyant que par ce moyen on échapperait quelques pièces de vin. Cela fut inutile ; les grenadiers y arrivaient par troupe, deux ou trois s'approchaient du garde champêtre et lui faisaient des contes pendant que les autres vendangeaient ; un jour qu'il s'était aperçu de ce manège il voulut se fâcher et tira son sabre ; il y avait près de lui une vieille moustache qui lui dit d'un air fort tranquille en lui frappant sur l'épaule : tu te fâches mon Lucien, tu as tort. Tu ne sais donc pas que ce qui est à l'Empereur est à nous ? Le pauvre garde champêtre vit qu'il n'y avait rien de bon à gagner et remit bravement son sabre dans son fourreau ; quand l'on en parlait à l'Empereur il riait mais son sommelier n'était pas de même et avait de l'humeur de voir ainsi partir les raisins et disait qu'il était inutile que l'Empereur eut fait faire un pressoir et des cuves pour faire faire la vendange par la Garde.

Note : Il n'aurait jamais pu changer les mauvaises habitudes des habitants de l'île d'Elbe pour la fabrication du vin s'il n'avait pas pris le parti de faire venir un étranger. Le vin dans ce pays ne se met point dans des tonneaux ; on le met dans des dames-jeannes de 15 à 20 litres ; l'on ne se sert point de bouchons ; l'on jette dessus un peu d'huile d'olive ; celui que l'on met en bouteilles est bouché ; de même ils prétendent que s'il était en tonneaux ou bouché avec des bouchons de liège, il aigrirait.

L'expérience a prouvé le contraire.

Economie

A l'île d'Elbe Napoléon se levait de grand matin et se promenait ordinairement seul ; il avait

⁴ En plus, à propos du garde champêtre, cet homme portait habituellement une plume dans la corne de son chapeau pour faire voir apparemment qu'il savait écrire. Les soldats avaient reçu à l'île d'Elbe des terres à côté des salines (Note d'Yves Martin).

l'habitude dans son Palais d'entrer dans tous les appartements qu'il trouvait ouverts ou la clef à la porte ; plusieurs de nous ont souvent reçu cette visite inattendue Un jour, il entra dans la cuisine où il y avait un petit marmite français qui allumait des fourneaux ; il lui demanda pourquoi il en allumait tant et si c'était lui qui allait faire son déjeuner ; non Sire lui dit-il c'est Mr Ferdinand le chef de cuisine qui est allé au marché ; éteins-moi ces fourneaux et tu les allumeras quand il sera venu ; le même jour il dit à Ferdinand qu'il n'avait pas d'économie et qu'il devait pourtant savoir que le charbon était très cher.

Note : le charbon que l'on brûle à l'île d'Elbe vient de Livourne

N° 43

Au mois de septembre, l'Empereur voulu établir dans sa maison la plus stricte économie ; il s'y trouvait forcé puisqu'il ne lui venait point de fonds de Paris. Il entra dans les plus petits détails de son service. Il supprima les places les plus fortes comme celles de contrôleur, conservateur du mobilier et premier huissier et réduisit tous les appointements de moitié ce qui lui fit beaucoup de peine. Il conserva seulement son maître d'hôtel, son chef de cuisine et d'office et sa maison était absolument celle d'un particulier. Il les fit venir et voulu savoir ce que coûterait un repas bien servi de dix personnes en détaillant le menu et que les prix de chaque article fut porté à la ligne. Chacun fit sa note et fut obligé de recommencer plusieurs fois, n'étant pas accoutumé de faire de pareil car l'Empereur prétendait que tout y fut généralement compris et exactement détaillé ; enfin après avoir donné leurs notes plusieurs fois, que toujours on leur renvoyait, ils furent trouver le comte Bertrand en lui disant qu'ils étaient étonnés que l'on leur eut renvoyé la dernière, qu'ils étaient assurés n'avoir rien oublié ; quand ils furent bien étonnés, le comte Bertrand leur fit observer qu'ils avaient oublié le blanchissage du linge qui devait être employés dans ce repas et ils refirent leurs notes.

N° 44

Il y avait pour arriver à la maison de St Martin des chemins tortueux ; l'intention de l'Empereur était de faire faire un chemin droit pour y arriver ; il dit un jour : il doit y avoir d'ici au chemin de Porto-Ferrajo 650 à 660 mètres. Comme je veux y faire faire un chemin, Bertrand vous le ferez mesurer demain ; le comte Bertrand fit exécuter son ordre : il s'y trouva 658 mètres.

N° 19

L'Empereur en réglant l'étiquette de la maison de Marie-Louise, son épouse, voulut que les femmes de chambre aient un costume qui était une robe amarante les 6 mois d'hiver et en blanc les 6 mois d'été et un chapeau uni, ce qui fit que l'on les appelait dans la maison les amarantes. Ces dames au nombre de 4 avaient été prises dans la maison d'Ecouen. Le premier voyage que deux d'entre elles firent avec l'Empereur et l'Impératrice fut dans la tournée des Pays-Bas, qui ce fit très promptement. La suite n'allait jamais aussi vite que LL MM et arrivait souvent dans les villes quand LL MM en partaient. Ce qui faisait que les personnes qui les accompagnaient n'avaient presque pas de repos. Les femmes de chambre n'étaient pas accoutumées à un train de poste pareil. Elles sortaient de la maison d'Ecouen où régnait la plus grande tranquillité ; aussi on les entendaient à chaque instant dirent « Ô mon Dieu ! nous sommes fatiguées ; nous n'avons pas dîné, nous n'avons pas couché voilà plusieurs nuits ; nous n'en pouvons plus ». Toutes ces jérémiades amusaient beaucoup les autres personnes de la suite qui étaient accoutumées à ce train de voyages. Peu après l'on en fit un second ; elles grognaient mais elles ne se plaignaient pas s'étant aperçu dans le premier voyage que l'on plaisantaient de leurs jérémiades.

L'Empereur leur avait donné un uniforme par une méprise qu'il fit un jour chez l'impératrice Joséphine arrivant à Malmaison sans se faire annoncer. Comme il faisait souvent, il rencontre dans

un des salons une dame très bien parée ; il la salue et en entrant chez l'impératrice il demande quelle est cette dame qui attend dans le salon voisin ; l'impératrice va voir et rentre en riant ; comment lui dit-elle tu n'as pas reconnu Avrillion (c'est le nom de la femme de chambre). Il répondit en se mordant les lèvres « comment pourrait-on les reconnaître, elles sont souvent plus parées que toi » L'on a toujours attribué à cette scène la coupe de l'uniforme des amaranthe.

N° 9

Bonaparte écrivait fort mal ; un jour son maître à écrire lui présenta une pétition pour obtenir une place de professeur d'écriture vacante à un lycée ; il lui accorda en lui disant « Je souhaite que vous y fassiez de meilleurs élèves que moi ».

N° 16

L'Empereur un jour de grande fête aux Tuileries descendit dans le jardin en habit bourgeois avec le grand maréchal Duroc et se mêlant dans la foule en face des croisées de la salle des Maréchaux où il y avait quelques chambellans en habits d'uniformes, plusieurs personnes croyaient y distinguer l'Empereur et crient à tue tête vive l'Empereur ; il était derrière une femme qui soulevait un enfant de cinq ou six ans qui criait de toute ses forces vive l'Empereur ; il s'approcha de l'enfant et lui dit « tu aimes donc bien l'Empereur ? » « oh oui monsieur, et papa et maman aussi » ; il appela le grand maréchal qui demanda à la mère comment elle s'appelait et où elle demeurait ; il en prit note ; le lendemain, sur le rapport qui lui fut fait que le père était un militaire retiré qui vivait de son travail, il fit à l'enfant 600 de rentes sur sa cassette.

N° 39

L'Empereur sortait souvent à l'île d'Elbe de très grand matin et seul et parlait à presque toutes les personnes qu'il rencontrait ; un jour, il rencontra un jeune homme assez bien mis ; il lui demanda ce qu'il était et où il allait ; le jeune homme lui répondit qu'il était tailleur et qu'il allait travailler. L'Empereur qui vit qu'il n'avait pas grande conversation avec un homme de cette sorte lui dit va vite faire des habits mon ami, va ; il rencontra un moment après le Garde de Porto-Ferrajo avec lequel il parla

longtemps.

N° 38

L'Empereur après son abdication à Fontainebleau et devant partir pour l'île d'Elbe, était dans son appartement et lisait fort tranquillement ; il sortit un instant un valet de chambre, saisit ce moment pour voir ce qu'il lisait ; il fut fort étonné de voir que c'était le roman de Robinson Crusoé ; ce même valet de chambre l'accompagna à l'île d'Elbe où il eut la même curiosité ; l'Empereur lisait la maison rustique.

N° 40

A l'île d'Elbe, un jour l'Empereur entra chez un officier de sa maison qui avait la fièvre. M. F.⁵, le médecin de SM, était auprès du lit du malade. Il demanda quelle sorte de fièvre il avait. M. F. répondit quelle était tierce et qu'il avait pris la liberté de prendre de son quinquina, attendu que celui qu'il avait employé ne l'avait point coupée.

L'Empereur dit vous avez bien fait mais avez vous préparé le malade avant que de lui faire prendre,

⁵ Louis Foureau de Beauragard (1774-1848), médecin de la Cour et de l'infirmerie impériale de 1810 à 1814 ; il accompagna Napoléon à l'île d'Elbe et fut nommé Premier Médecin pendant les Cent Jours.

car messieurs les médecins vous administrez le quinquina comme on fait prendre de la limonade et partit de suite.

N° 7

Madame Bonaparte avait acheté Malmaison de M. Lecouteux. Cette maison avait à cette époque un superbe jardin potager. Bonaparte, qui était alors consul, se s'y promenant et voyant une quantité prodigieuse d'artichauts demanda ce que l'on en faisait. On lui répondit que c'était pour la cuisine " Bah, dit il, je ne mangerai pas tout " Il fit venir sur le champ les grenadiers de la caserne de Rueil avec des sacs et leur fit emporter tous les artichauts du potager Les grenadiers qui les emportaient se disaient entre eux " c'est bien dommage qu'il ne pousse pas d'huile avec les artichauts " Bonaparte qui compris ce qu'ils voulaient dire leur fit donner de l'argent pour les assaisonner.

N° 17

Personne n'était plus strict que l'Empereur pour l'uniforme. Il fallait avoir la plus grande attention à ce que la veste et la culotte eussent la même nuance ainsi que les bas. Son tailleur s'était permis de mettre une baguette à la couture de ses culottes sans permission. Comme tous les généraux les portaient alors, il avait crû n'en avoir pas besoin. Plusieurs fois l'Empereur avait mis ces culottes et ne s'en était point aperçu ;

mais lorsqu'il s'en aperçu, il demanda de quel droit on se permettait de changer son uniforme et voulut que l'on rendit la culotte au tailleur.

N° 18

Toutes les fois qu'il fallait qu'il mit quelques effets neufs, tel que chapeaux, habits, soulier, bottes, l'on prenait les plus grandes précautions à ce que tout fut bien brisé, et les valets de chambre avaient gagné une espèce de victoire quand l'Empereur ne s'était [pas] aperçu que les objets étaient neufs.

N° 15

Beaucoup de personnes croient que l'Empereur use considérablement du tabac et qu'il le met dans une des poches de sa veste pour en prendre plus commodément ; d'abord c'est qu'il n'avait point de poche à la veste, que les poches n'étaient que simulées et que personne n'use si peu de tabac que lui. Il en prend à la vérité très souvent et il est très gros mais il ne fait que le sentir et le laisse tomber ; ce qu'il a été facile de se convaincre puisqu'il ne se servait que de mouchoirs de batiste blanc et que très souvent un mouchoir dont il s'était servi 6 heures n'avait pas trente grains de tabac ; cependant on lui en donnait ordinairement par jour deux et trois tabatières pleines qui pouvait contenir chacune une demie once.

N° 12

Dans le voyage que l'Empereur a fait dans les Pays Bas, il avait adopté un habit de chasseur qu'il portait déjà depuis longtemps et qui était aussi râpé qu'un vieil habit d'invalides. Cependant on n'osait pas le changer et tout le voyage a été fait avec ce vieil habit que souvent on a été obligé de

faire raccommoder pendant qu'il était couché.

N° 13

Il portait toujours pendant qu'il restait à Paris des habits de Grenadiers de la Garde et pendant tout le voyage des habits de Chasseurs de la Garde. Pour lui passer des habits neufs, l'on faisait le changement une fois qu'il les avait mis sans se plaindre, on pouvait lui les donner.

N° 8

L'on pouvait regarder le Grand Maréchal Duroc comme un homme d'ordre et fait pour embrasser tout genre d'économie et empêcher les dilapidations qui sont inévitables dans une maison aussi considérable qu'était celle de Napoléon. Rien ne lui était étranger ; il entra dans les plus petits détails sur chaque branche de fourniture qu'il fallait à la maison. Souvent les personnes qui voulaient fournir avaient des conversations très longues avec lui et ne s'apercevaient pas que tout en jasant fabrique ou commerce, ils le mettaient au fait de toutes les rubriques qu'entraîne ces sortes de fournitures, vis à vis des officiers subalternes tant en remises qu'en cadeaux que les fournisseurs sont ordinairement obligés de leur faire. L'on aimait beaucoup à fournir puisque tout y était payé comptant.

Il s'agissait de fournir la bougie pour toutes les maisons impériales. Ce qui était une fourniture considérable que tous les marchands sérieux sollicitaient. Le Grand Maréchal la promit à tous en leur demandant un échantillon pour en faire l'essai. Tous apportèrent les échantillons. Il leur donna rendez-vous dans une salle du palais où il avait fait mettre dans chaque flambeau une des bougies d'échantillon et sous le flambeau le nom de celui à qui appartenait la bougie. Tous les fabricants étant rassemblés, il leur dit : " Messieurs, vous me demandez tous la fourniture de la bougie. Comme je n'ai aucune préférence, que tous vos prix sont les mêmes, voilà toutes vos bougies. L'on va les allumer et je donnerai la fourniture de la maison à celui qui aura fabriqué celle qui durera le plus longtemps, qui ne coulera point et qui fera le meilleur effet. L'on alluma les bougies. Le Grand Maréchal s'en fut et chaque fabricant resta dans la salle à voir brûler les bougies sans savoir à qui elles appartenaient, n'ayant pu les toucher et ne sachant point que leurs noms étaient sous les flambeaux. Que l'on s'imagine l'effet que peuvent faire vingt bougies allumées et tous les yeux fixés dessus. Les unes pétillaient, les autres coulaient et chaque fabricant se disait " mes bougies ne font point cet effet. Je fabrique mieux que cela " Le Grand Maréchal avait recommandé que l'on ne les touchât d'aucune manière. Ce qui fut parfaitement exécuté. L'on le fit avertir que les bougies tiraient à leur fin et il se rendit dans la salle au moment où elles étaient sur le point de finir. Tous les fabricants l'entouraient en attendant qu'il prononça. Il n'en restait plus qu'une qui avait parfaitement brûlé. Il leva le flambeau et leur fit voir le nom du fabricant et leur dit " Messieurs, voilà le fournisseur de la maison. " Tous se retirèrent sans oser blâmer l'expérience.

Il se buvait trois sortes de vins à la maison : celui pour la table de Napoléon, celui pour la table des grands officiers et celui pour la table des petits officiers. Le marché se passait à l'époque du budget et le marché se faisait à la bouteille et pour l'année.

De cette manière il ne pouvait point y avoir de dilapidation. L'on savait la quantité qui pouvait être bu par jour et celle que la cuisine pouvait employer.

N° 9

L'économie du Grand Maréchal était si bien conçue qu'il lui a presque toujours resté quelque chose de son budget. Sur ces restes il faisait quelque gratification aux personnes qui avaient contribué aux économies et le surplus, il faisait faire de l'argenterie pour le service de la maison.

N° 7

Lorsque Duroc fut nommé Grand Maréchal du Palais, à l'époque du couronnement, il y avait une grande dilapidation dans la maison de Napoléon. Tous les premiers employés se croyaient chefs dans leur partie. Il n'y avait réellement qu'eux qui y connaissait quelque chose, car les personnes à qui ils rendaient leurs compte ne se donnait pas même la peine de les vérifier. Chacun tirait à lui. Napoléon le savait bien, mais ses grandes occupations lui empêchait d'y remédier. L'impératrice Joséphine était trop bonne pour entreprendre une pareille tâche et puis c'était presque toutes personnes qu'elle avait placées et la générosité lui aurait fait passer sur les objets les plus essentiels. Duroc voulut connaître toutes les parties par lui même. Il fit venir les plus anciens, les questionna. Il avait le tact si fin qu'il les jugea tous sans rémission ; les uns furent continués dans leur place, les autres furent renvoyés sur différents prétextes. Il se trouva justement à la lingerie plus de dix mille francs de déficit. Malgré cela, le chef de la lingerie fut toujours continué parce qu'il savait que c'était un honnête homme et que les pertes venaient des mauvais règlements qui existaient. Il en établit de si rigide que par la suite il ne se perdit rien. Les personnes qui avaient le droit d'avoir le linge de la maison qui ne le rapportaient pas à la fin du mois pour le changer, l'on lui retenait la valeur à la caisse de proprement payement et toujours comme s'il était neuf. L'administration la plus difficile était les conciergeries. Les effets de chaque palais n'avaient jamais été ni bien inventoriés ni estimés.

Il fit faire dans chaque palais un inventaire exact où l'utilisation de chaque article était en marge (cet inventaire a été cinq mois a perfectionner) ; il établit dans chaque conciergerie des bureaux des secrétaires pour les mutations. Il y avait à St Cloud un concierge qui avait été à Malmaison qui était le plus au courant de sa place, ayant été le premier attaché à Joséphine et à Napoléon et connaissant le mieux leurs habitudes⁶. Duroc l'ayant reconnu pour être très intelligent et parfait honnête homme l'employa pour mettre les autres concierges au fait de leur place et les fit venir à St Cloud pour prendre modèle pour la tenue des livres et la police des palais.

N° 23

Napoléon n'aimait pas le jeu et jouait rarement. Il n'y avait qu'un jeu qu'il jouait bien c'est les échecs. Très souvent il faisait la partie avec Joséphine.

Dans les campagnes, quelques fois il taillait le 21. Quand il gagnait donnait le bénéfice à ses valets de chambre.

N° 2

Napoléon après son arrivé d'Egypte avait pris Malmaison en goût et y faisait faire beaucoup de réparations. Il n'aimait pas y voir les ouvriers. Il y venait ordinairement passer le dimanche et repartait le lundi dans la journée. Sitôt qu'il était parti l'on échafaudait, ce qui durait 2 jours. Le vendredi l'on était obligé de redémonter les échafaudages, de manière que les ouvriers ne travaillaient réellement que deux jours dans la semaine, et il dépensa pour Malmaison six fois plus qu'il n'aurait fallut pour bâtir un superbe palais à mi côte. Comme on lui avait conseillé, il acheta beaucoup de terrain qui lui convenait, notamment celui où étaient les sources qui fournissait l'eau au parc. Mais Mme...⁷ ne voulut jamais vendre un bien qui faisait face au château, du côté de Rueil ; tel prix que l'on lui en ai offert, sous prétexte quelle y était née et quelle y souhaitait mourir.

L'on y avait fait une belle salle de billard. On y avait peint beaucoup de médaillons avec des chevaux en différentes positions. Tous étaient peints en rouge. Bonaparte y amena un célèbre peintre allemand (Note en dessous, d'une autre main et au crayon : Moëncch peintre de Munich fut nommé peintre décorateur de l'Empereur et y gagna 40 000 f de rentes) qui faisait un court séjour à Paris pour lui demander quelques avis. Quand il vit la salle de billard, il lui dit " le peintre qui vous

6 Etienne Charvet né en 1763, passa de la conciergerie de Malmaison à celle de Saint-Cloud le 9 juillet 1802 ; sa fille épousa Constant, le valet de chambre de Napoléon.

7 Il s'agit d'Anne-Marie Julien ; elle était née en fait à Paris en 1751 et non pas à Rueil. Seule sa mort accidentelle en 1808 dans l'étang de Bois-préau permit à Joséphine d'acheter le domaine à ses héritiers.

a peint cette salle peindrait bien l'intrigue du cheval rouge” Il fut piqué de la plaisanterie et le même jour il donna ordre que tout fut barbouillé et la fit repeindre en couleur avec beaucoup plus de goût. L'on y fit peindre les jeux d'adresse.

N° 24

L'Empereur montait mal à cheval. Il y était très hardi, souvent saccadait les chevaux qu'il montait ce qui faisait craindre qu'il ne lui arrivât quelque accident comme cela est arrivé plusieurs fois. Cependant les chevaux qu'il montait étaient éprouvés de toute manière par Mr J⁸ son piqueur et qui connaissait sa manière à monter un cheval. Un jour à Ebersdorf, quelques jours avant l'affaire de Wagram⁹, Mr J l'attendait avec des chevaux de selle depuis fort longtemps. L'Empereur sort précipitamment sans se faire annoncer et va sauter sur son cheval sans faire attention si le piqueur est présent. Il n'y avait qu'un palefrenier qui tenait les chevaux par leurs brides. Mr J était à quelques distances et accourt pour faire son service ; mais l'Empereur était à cheval et le cheval fit quelques voltes, se cabra et l'Empereur fut désarçonné. Il se releva furieux. M J approcha au même instant pour retenir le cheval. Il lui décocha un coup de cravache et rentra en disant que l'on faisait trop manger d'avoine à ses chevaux. C'était ordinairement ce qu'il disait quand les chevaux qu'il montait faisaient quelques pointes de gaietés.

M J fut très affecté du malheureux coup de cravache. Cela c'était passé devant toute la cour assemblée. Le prince Berthier aimait beaucoup M J qui se croyait disgracié. Il lui parla un moment et rentra avec l'Empereur.

Le lendemain, de très grand matin, M J vient sous la croisée du prince Berthier monté sur le même cheval que l'Empereur avait voulu monter. Là, il lui fit faire toutes les manœuvres que l'on peut attendre du cheval le plus docile. Le prince qui était bon écuyer en fut étonné. Enfin, il promit à M J de tout raccommode. Il déjeunait avec l'Empereur à qui il avait sûrement parlé de la docilité du cheval et de la manière dont M J l'avait monté devant lui. Il fit demander M J en déjeunant qui n'osait pas entrer. L'Empereur lui parla et toujours en disant qu'il ne voulait pas que les chevaux de selle mangeât de l'avoine. M J avait les larmes aux yeux. Le prince lui dit “ allons, allons, prend mon verre et bois à ma santé et ne fait point donner d'avoine aux chevaux ” M J fut très content, pris les ordres de l'Empereur et sorti.

J'ai entendu dire qu'il est heureux, M J, pour un mauvais coup de cravache d'avoir tant d'honneur.

N° 6

L'impératrice Joséphine était bien obligeante et donnait des lettres de recommandation à toutes les personnes qui lui en demandait, pour peu que les demandes fussent faites par des personnes qu'elle aimait de suite. Elle écrivait elle même la recommandation.

L'Empereur qui connaissait avec quelle facilité l'on obtenait tout ce qu'on lui demandait, s'en fâcha plusieurs fois et dit même à plusieurs chefs d'administration de regarder ces sortes de recommandations comme non avenues. Un jour elle lui demandait une place pour quelqu'un. Il lui répondit avec humeur “ mêle toi de tes chiens et de tes chapeaux. Les places du gouvernement ne te regardent en rien. ” Malgré cette défense, plusieurs fois elle a obtenu des grâces. Elle savait si bien saisir les moments favorables qu'elle en venait toujours à obtenir ce qu'elle demandait.

N° 44

A l'époque de la première rentrée du Roi, un particulier qui occupait une place et craignait d'être destitué, désirait avoir une lettre de recommandation pour son chef.

Son épouse était très aimée de l'impératrice Joséphine. Elle avait même été marraine d'un de ses enfants. Il pensa qu'une recommandation de sa part lui serait favorablement attendue, qu'elle était

8 Jardin Aîné, premier piqueur des équipages de selle (note d'Yves Martin).

9 Wagram est le 6 juillet 1809. Il est à Ebersdorf depuis le 1^{er} juillet (note d'Yves Martin).

généralement estimée de tous les souverains. Il envoie donc son épouse auprès de l'Impératrice pour l'obtenir. Elle la reçut avec cette franche amitié qu'elle portait aux personnes qu'elle aimait réellement. Après les compliments d'usages, elle lui demanda des nouvelles de son filleul et de son mari. M de C lui fit part des craintes qu'il avait d'être destitué et saisit ce moment pour lui demander une lettre de sa main pour tacher de prévenir ce qu'il craignait. L'Impératrice lui répondit " si l'on laisse tous les honnêtes gens en place comme on l'a promis, ton mari ne crains rien. Pour quant à la lettre que tu me demandes, je te la donnerai du meilleur de mon cœur. Mais comment veux tu que je la signe ? quel titre puis-je prendre, rien n'étant déterminé à mon égard ? Tu vois, ma bonne amie, qu'avec toute la bonne volonté que j'ai d'être utile à ton mari, je ne puis rien " Elle dit ces dernières paroles les larmes aux yeux tant elle était affligée de ne pouvoir rendre service.

N° 29

Les fabricants de Sedan firent présent au Consul d'une pièce de casimir blanc. C'était tout ce qui l'on avait fait de plus beau en le genre. L'on lui en fit faire des vestes et

des culottes. Lorsque l'on les eut fait blanchir, elles devinrent d'un blanc roux ; soit que le dégraisseur n'eut pas pris les précautions nécessaires ou peut-être par méchanceté. L'on fut obligé de les mettre à la réforme.

Quelque temps après, son premier valet de chambre lui donnant des culottes qui avaient été blanchis, lui dit " voilà du casimir qui ne devient pas roux et pourquoi cela ? " dit-il.

" C'est qu'il est anglais, répondit le valet de chambre. " " Vous êtes un sot, c'est ce que vous ne deviez pas me dire. "

N° 31

Le général Lasne [Sic pour Lannes] avait été très familier avec Napoléon, étant camarade lorsqu'il fut consul et même Empereur. Personne ne lui portait plus de respect en public, mais en tête à tête, il revenait toujours à son ancienne familiarité.

Un jour que l'Empereur venait de nommer chambellans des fils d'anciennes familles qui avait émigré et qui les avaient fait rentrer dans leurs biens, il lui dit avec son accent gascon " Le diable m'emporte, je crois que tu deviens fou de faire rentrer tout ces émigrés et de leur donner des places auprès de ta personne. " - " Ils demandent à rentrer dans leurs biens c'est naturel. Pour quant aux places que je leur donne ils ne sont pas assez dangereux puisque je n'ai fait que des piliers de salon. Et puis ces hommes sentiront un jour ce que j'ai fait pour eux et peuvent me devenir utile. " - " Si j'ai un conseil à te donner, c'est de ne pas compter là dessus. "

N° 21

Le roi de Rome étant à la croisée qui donne sur la cour des Tuileries au moment de la revue, était en habit de lancier Polonais. Dans le même moment et en face de la croisée où il était, il y avait un chef de division qui tenait un enfant par la main de page du roi de Rome. Cet enfant était en habit de Garde Nationale ; (il) le salua à plusieurs reprises. Il crut apparemment qu'il devait rendre le salut dans le même costume. Il sort vivement de la croisée. Il fallut lui mettre de suite un habit de garde nationale. Il revient après à la croisée et salua le premier l'enfant qui l'avait salué.

N° 3

Un jour il y avait cercle à Malmaison. Plusieurs femmes y vinrent dans des costumes presque indécentes. Elles avaient les bras nus et la gorge découverte. Il était Consul à cette époque. Le Consul le remarqua. Ne voulant leur en faire un reproche direct, (il) appela un domestique et lui dit de mettre du bois au feu. Ce qu'il fit. Il le rappela une seconde et troisième fois toujours en lui

disant de mettre du bois au feu. Mme Bonaparte lui dit “ mon ami, vous voulez donc nous faire rôtir ?” - “ non, dit-il, mais comme ces dames sont nues, je crains qu'elles ne s'enrhument ”

N° 4

A l'époque du projet de la descente en Angleterre, l'on faisait des bateaux plats près la place des Invalides. Il était Consul. Bonaparte y fut un jour de très grand matin. Les ouvriers n'étaient point encore arrivés au chantier. Il était seul. Il y avait dans ce même chantier un officier très mal habillé qui s'y promenait. Aussi Bonaparte passant près de lui le reconnut pour avoir été en Egypte avec lui. Il lui dit “ comment vous voilà M. E et depuis quand à Paris ? et pourquoi ne m'êtes vous pas venu [me] voir ? Pourquoi ne m'avez vous pas écrit ? ”. M E, étonné de la rencontre dans le chantier seul et si matin, lui en marqua sa surprise et lui dit “ je ne m'attendais pas à cet trop heureux hasard. Voilà 8 jours que je suis à Paris, sans aucune ressource. J'ai eu l'honneur de vous écrire plusieurs fois et n'ai reçu aucune réponse. Je suis si malheureux et si mal habillé que je n'ai pas osé me présenter à vous en personne. ”

Bonaparte lui donna l'argent qu'il avait sur lui et lui dit “ je vous attend demain à St Cloud à 8 heures du matin. ”

Le lendemain cet officier se présente au concierge pour parler au Consul. Comme les ordres qu'il avait donnés à ce sujet n'avaient point été transmis au concierge, il dit à cet officier “ Monsieur, on ne peut point vous faire parler au Consul comme vous le demandez à moins que vous n'ayez une lettre qui vous assigne un rendez-vous. ” - “ Ma foi Monsieur, répondit l'officier, il était bien impossible qu'il me donna une lettre. Je l'ai rencontré hier à cinq heures du matin au chantier des Invalides où il m'a dit de le venir voir aujourd'hui à 8 heures ” Le concierge le conduisit au salon des aides de camps. La porte de l'appartement du Consul y communiquait. Cette porte se trouva ouverte. L'Empereur le vit entrer, vint au devant de lui, le pris par la main et l'introduisit dans son appartement. Il le nomma de suite capitaine dans sa Garde. Le même soir il lui fit porter mille louis. D'après les renseignements que nous avons pu nous procurer cet officier était au siège de St Jean d'Acre en Egypte où il fut dangereusement blessé. Dans la retraite que l'on fut obligé de faire, il fut rencontré par Bonaparte qui donna des ordres pour qu'il fut transporté. Cet officier, qui se croyait blessé à mort, dit à Bonaparte “ Général il est inutile pour le peu de temps que j'ai à vivre ”

Malgré son refus il fut transporté à l'ambulance et à l'époque où Bonaparte partit d'Egypte cet officier n'était point encore guéri de ses blessures.

N° 22

Le roi de Rome avait 3 ans 1/2 et dans les jouets que l'on lui donnait il y avait toujours beaucoup de chevaux. M de Canisy¹⁰ lui dit un jour “ Sire, je veux vous faire cadeau d'un beau cheval. ” - “ Encore un cheval de bois ! dit le roi. Si tu veux me faire cadeau d'un cheval, je veux que ce soit un cheval pour de bon ou bien tu peux le garder ”

N° 38

Pendant la campagne de Russie l'Empereur portait toujours à son col sur sa chemise une ganse noire ou était attaché un morceau de peau qui contenait un objet de la grosseur d'une noisette, fort mal cousu. Les personnes attachées à son service intérieur, c'est à dire ses valets de chambre, curieux de savoir ce que c'était par l'attention que l'Empereur mettait à ne pas l'oublier, mais n'osant pas ouvrir le morceau de peau dans la crainte qu'il s'en aperçut, chacun disait son mot l'un disait “ c'est une dent de son fils ” d'autres disaient “ c'est quelques reliques ou quelques amulettes ” Cela les inquiétait tous parce que tous savaient bien qu'il n'était pas superstitieux. A son retour à Paris, l'un deux plus hardi que les autres, et voyant que l'Empereur ne la portait plus et n'y faisait plus

¹⁰ Louis-Emmanuel Carbonnel de Canisy (1768-1834), baron de l'Empire en 1810, écuyer de l'Empereur, puis Premier Ecuyer du roi de Rome.

attention, s'avisait d'ouvrir le morceau de peau. Que l'on pense quel fut son étonnement quand il vit que c'était un morceau d'opium.

